

MARC LE BAILLY

**LES CONCEPTS DE REPRESENTATION ET D'IMAGINAIRE
CHEZ FREUD (DE 1915 A 1923)
ET CHEZ LACAN (DE 1936 A 1953)
suite et fin...**

" – Minet de Chester, commença-t-elle, plutôt timidement, car elle ne savait pas s'il aimerait ce nom, mais son sourire s'élargit un peu plus.

Voudriez-vous me dire, s'il vous plaît, quelle direction je dois prendre pour quitter cet endroit ?

- Cela dépend surtout de l'endroit où vous voulez aller, dit le Chat.

- Ca m'est égal, dit Alice.

- Alors peu importe quelle direction vous prendrez, dit le chat.

... et cette fois il s'évanouit lentement, en commençant par le bout de sa queue pour finir par le sourire qui demeura en suspens quelque temps après tout le reste.

Alice au pays des merveilles
Lewiss Carroll

Ouverture

Le temps s'écoule, les jours passent, l'avenir se précipite, l'astre du néant noir nous aspire ; la vie s'en va simple et tranquille... Mais tout cela n'a aucune importance et ne détermine rien. En revanche l'activation du temps pour comprendre – où se foment le penser – fait son oeuvre et n'en finit pas de déclencher des remaniements irréversibles. Il se passe alors pour l'être qui les subit, des mutations définitives que, dans notre à peu près psychanalytique, nous rangeons à la rubrique du "jamais plus comme avant". Sempiternelle référence "magique" aux effets "d'après-coup". Manière phénoménologique de décrire qu'on prend acte d'un total décentrement dans sa position subjective d'être au monde. Pour ce qui me concerne, depuis que je vous ai entretenus, il y a quelques mois, de mes petites préoccupations, s'est produit un désintérêt pour toute intervention dans le "collectif". Vous savez, sans doute, que j'oppose le "collectif" au groupe. Le collectif permettrait la constitution d'un lien social autre que celui de transfert. Le groupe, à l'inverse, s'organise par et pour le transfert. Le collectif se structurerait de telle sorte que des sujets pourraient s'adresser, sans espoir de retour. Sans visée objectale. Sans enjeu transférentiel. Etablir un tel lien dans la réalité sociale est hautement improbable ! Pour le dire autrement j'invoquerai que l'impérieuse nécessité d'énonciation, qui m'a tenu durant quinze ans, m'a lâché

d'un coup. Il est remarquable que cet accident se passe sans désillusion dépressive. Il n'y a pas de dépréciation, mais une simple prise d'acte de ce sur quoi, justement, ce processus d'énonciation travaillait. Ce processus d'énonciation, qui atteste de penser comme expérience de désir, n'en finissait pas d'élaborer autour du concept de transmission intransitive et de ses conséquences. Dire que dans le champ psychanalytique, le savoir n'est pas "transférable" de l'un à l'autre et que le transfert (même réputé de travail) fait obstacle à la transmission.

Un temps pour dire, le moment de se taire. De faire silence. Il faut bien constater que c'est apaisant : comme si disparaissait le dur devoir de soutenir (on se demande bien pourquoi et pour qui !) la psychanalyse en "extension". D'autant que ce prétendu concept de "psychanalyse en extension" se trouve en contradiction formelle avec le principe d'intransférabilité de la psychanalyse. Puisqu'aussi bien, si l'expérience doit se poursuivre, cela tiendra à l'obligation, pour chacun qui se dévoue en son champ, d'inventer l'expression de l'acte psychanalytique. Et attester de cette dite "expression singulière de l'acte psychanalytique" n'entraîne pas pour autant une obligation de prestation sociale. Bien évidemment, si, dans le social, le maintien d'un collectif (au sens où je l'entends) était possible l'aventure serait différente. Mais il faudrait, pour qu'il soit méthodologiquement opérant, qu'on admette que l'enjeu de ce lien social particulier soit "hétérologique", afin de permettre l'expression singulière de l'acte psychanalytique de se produire hors la pratique du dialogue, de l'accord, du désaccord, et du syncrétisme idéique.

Or cette pratique "hétérologique" ne peut s'envisager que si on admet, au préalable, que l'expression de l'acte psychanalytique s'articule de manière catégorico-déductive (sur le modèle de la construction de "L'Éthique" de Spinoza). Or cette manière de situer la modélisation de l'expression n'est possible que si on considère que les "événements psychiques" ne sont pas des "faits" (au sens d'expérimentables) mais des "phénomènes". Ce qui imposerait de conclure que la psychanalyse, puisqu'elle s'apparente à une axiomatique, basculerait du côté d'une logique "du penser juste" à l'exclusion d'une "heuristique de la vérité". C'est sans doute à ce prix que l'on peut éviter de faire régresser notre métapsychologie en métaphysique fut-elle aussi "matérialiste" (substantialiste) que celle de Spinoza. Vous l'avez sans doute compris, l'hétérologie consiste grâce à la possibilité méthodologique de juxtaposition d'expressions singulières de l'acte et pour autant que chaque expression ait pour fondement les prémisses qui définissent le champ psychanalytique et utilise des règles de formalisation dont la validité est éprouvée. Ce n'est sans doute pas pour demain.

Tout cela pour dire, qu'à partir de ce moment de conclure, les choses prennent une valeur toute différente. Et ceci indépendamment de l'importance qu'on attache à sa propre expression. Si j'ai pris la précaution de vous rappeler ces quelques jalons, c'est parce qu'aujourd'hui je me trouve en total décalage avec ce que j'avais préparé il y a quelques mois. En effet mon intention, avec la lecture ("lire c'est faire advenir l'insu autour duquel un édifice théorique s'élabore comme masque") de certains textes de Freud et de Lacan, était démonstrative. Je voulais, d'abord, montrer que cette dimension épistémologique avait été un souci permanent dans la réflexion théorique depuis les origines et que, d'autre part, aussi bien Freud que Lacan avaient tenu, à certains moments de leur oeuvre, des positions que l'on peut considérer comme transitoirement erronées. Je voulais, ensuite, dégager que ces essais et

erreurs avaient débouché sur deux "cataclysmes" épistémologiques initiés par Lacan. Le premier date de 1953 au moment où Lacan renonce à l'ambition de fonder une "psychologie scientifique" sur une énergétique libidinale quasi expérimentable. Le second cataclysme intervient en 1978 quand Lacan déclare que la psychanalyse (le savoir psychanalytique) ne peut se transférer de l'un à l'autre. (Vous avez sans doute remarqué que je dis "transférer" alors que Lacan parlait de "l'intransmissibilité" de la psychanalyse) et que, partant, chacun qui s'engage dans la continuation de l'expérience doit se résoudre à son invention. (Noter, là aussi, que je dis "invention" alors que Lacan, lui, parle de "réinvention"). Ces deux ruptures : la psychanalyse ne se passe pas de l'un à l'autre par effet transférentiel, la psychanalyse doit être inventée par chaque psychanalyste me paraît donner consistance à l'injonction anticipative : "Le psychanalyste ne s'autorise que de lui-même (et de quelques autres)" . Il s'autorise hors situation transférentielle à inventer la psychanalyse comme expression de son acte suivant des règles de constructions avérées.

Aujourd'hui, je ne vois guère quelle pertinence il y aurait de ma part à soutenir cette intention démonstrative. D'autant plus qu'elle n'est pas partagée par nos amis qui conduisent ce séminaire. Aussi, vis-à-vis d'eux, et conséquemment vis-à-vis de vous, je me trouve en total porte-à-faux. Ce porte-à-faux est encore amplifié du fait que ce séminaire s'inscrit dans le cadre d'une association qui se fonde sur des présupposés (explicites ou implicites) avec lesquels je diverge (je n'ai pas dit avec lesquels je suis en "désaccord"). Tout se passe comme si Psychanalyse Actuelle tenait que "réalité psychique" et "réalité sociale" entretiennent des rapports de covariance. En d'autres termes que "réalité psychique" et "réalité sociale" n'avaient aucune solution de continuité de telle sorte que l'on peut passer de l'une à l'autre par un système de transformation. Ou mieux encore que le dit système de transformation, partant des concepts qui définissent "la réalité psychique", était capable de rendre compte des faits (ou des phénomènes) de la "réalité sociale". Mes propres axiomes de départ, et en particulier la définition du désir comme indestructible, (c'est-à-dire sans objet, c'est-à-dire hors le système libidinal, c'est-à-dire trivialement pas sexuel) me font tenir une position opposée. Je suis amené à postuler une coupure radicale entre "réalité psychique" et "réalité sociale". On doit déduire alors qu'il existe une interactivité, si ce n'est nulle, du moins contingente entre l'organisation des conduites sociales (culturelles et sociétales) et les phénomènes produits par la réalité psychique (subjective). En d'autres termes ce qui advient du côté de la réalité sociale ne "détermine" en rien de ce qui advient dans "la réalité psychique" d'un sujet. J'ai bien dit "détermine". Qu'il se passe des choses est indéniable. Que ce soit déterminant est contestable... Ne fut-ce qu'à s'en tenir au principe épistémologique d'infalsifiabilité de Karl Popper.

Cela implique qu'aucun événement de la réalité sociale, qu'il soit culturel ou sociétal, ne peut opérer quelque mutation structurelle que ce soit sur le destin, l'évolution, l'organisation, la maturation, la structuration de la "réalité psychique" produite par l'hypothèse de l'appareil psychique. Par rapport à la "réalité psychique" d'un sujet, les événements de la "réalité sociale" ne peuvent avoir que des effets "contingents", "complices" d'un fonctionnement ou d'un dysfonctionnement. Et ce n'est pas une des moindres interrogations que de se demander pourquoi les psychanalystes fascinés par les relations "intersubjectives" prennent la plupart du temps des conséquences pour des causes. Je reste toujours étonné. Mais bien évidemment mon étonnement est infondé puisque dans le cadre de leurs présupposés implicites (ou explicites) je

peux admettre que d'autres psychanalystes puissent justifier de la prégnance de "l'extérieur" sur la "réalité psychique". [... propos inaudibles...]. J'aurais peut-être dû me contenter de dire : je pense que la psychanalyse n'est pas pertinente à expliquer d'aucune manière aucun drame de la "réalité sociale". D'autant que l'essence des drames fomentés par la "réalité sociale", et en particulier par son versant sociétal, reste infrangiblement horrifiante.

Vous pourrez sans doute entendre pourquoi je soutenais à Nicole Jaquot qu'il y a dans ce séminaire des positions hétérogènes. Non seulement divergentes mais surtout inadmissibles. Je ne peux y intervenir parce que tout ce que j'énoncerais s'inscrirait dans la pratique du désaccord ou de l'association syncrétique ("ça me fait penser à", "J'associe" avec "je crois que" ...) qui ne servent en rien la transmission. La position hétérologique consisterait, pour chacun qui s'expose, à donner, en préliminaires, ses présupposés singuliers et leurs modalités d'articulation. Et cela signifierait qu'on cesse de se référer, imaginativement, à ceux de nos grands devanciers dans le transfert, la dépendance, la fascination et l'infantilisme savant. Position insoutenable de zélateurs et d'épigones. Voilà comment je lui avais situé ma position :

"Il n'y a pas une théorie psychanalytique. Il n'existe que des psychanalystes qui pensent l'acte psychanalytique.

L'acte psychanalytique est un et singulier pour chacun qui s'y dédie, si tant est d'en élaborer valablement le cadre.

Partant, la sempiternelle opposition entre psychanalyse d'enfant et psychanalyse d'adulte est infondée.

Dans la même perspective, au regard du "penser l'acte psychanalytique comme expression de son objet", la dichotomie entre théorie et pratique (ou entre théorie et clinique) est nulle.

En Conséquence, la douteuse pratique publique (ou privée) de conter (ou de se raconter) des histoires de "cas", au prétexte de pratiquer la clinique, est injustifiable d'une position éthique de l'acte. Aussi bien en ce qui concerne nos psychanalysants adultes. A fortiori pour nos psychanalysants adolescents et enfants. Au risque sinon de sombrer dans une pratique médicale, dégradée, où le sujet s'objective en "patient". Pratique obscène pour un psychanalyste".

D'où cette contrainte liminaire, inhérente au penser l'acte, de l'interrogation, sur le mode rigoureux de l'épistémologie "ordinaire", des élaborations princeps antécédentes. Contraintes qui justifient l'intitulé de mon intervention. Contrainte insuffisante à témoigner du désir épistémique d'invention... Mais ceci est une autre histoire...

Je ne conteste pas le caractère descriptif de cette formulation. J'ajouterai que dans sa sécheresse, elle peut paraître terroriste. Mais, si vous avez suivi ce qui précède, vous aurez compris qu'elle n'est que la partie émergée d'une expression "axiomatique" sous-jacente. En effet les deux premières assertions se déduisent de la prise en compte des axiomes : "la psychanalyse n'est pas transférable de l'un à l'autre" et "le champ de la psychanalyse n'est appréhendable que de manière catégorico-déductive".

A partir desquels on peut écrire : "si la psychanalyse n'est pas transférable de l'un à l'autre et si le champ de la psychanalyse n'est appréhendable que de manière catégorico-déductive, alors il n'y a pas une théorie psychanalytique. Ce qui induit que l'acte psychanalytique est singulier puisque chacun doit élaborer son expression". Ces assertions sont alors logiquement fondées et justes dans leur formulation. La réfutation de l'opposition entre psychanalyse d'enfant et d'adulte, pour être fondée, doit faire intervenir un troisième axiome qui spécifie la nature de l'appareil psychique : "le désir comme indestructible". Car en tant qu'il est sans objet il s'oppose "au principe du plaisir". Si la psychanalyse a pour objet la dialectique de la mise en place de cette opposition, alors il est juste d'affirmer qu'il n'y a pas de différence entre psychanalyse d'enfant et psychanalyse d'adulte. Enfin les deux dernières assertions tiennent leur consistance du fait que l'observation clinique, dans le cadre d'une formulation catégorico-déductive est secondaire à la construction du cadre qui permet cette observation et qui lui confère rationalité. Sans définition a priori de l'inconscient, du désir, de la pulsion, il n'y a pas à proprement parler de "clinique psychanalytique". J'irai même plus loin, la prétendue objectivation de l'observation clinique annule la spécificité de l'acte psychanalytique comme tel. D'où la dernière assertion "En conséquence la douteuse pratique.....". Voilà l'esprit qui m'anime quand je soutiens des formules qui pourraient apparaître comme des convictions, des opinions, des formulations idéiques gratuites. Ce n'est que l'énonciation "logique" des conséquences des axiomes qu'entre moi et moi j'ai choisie pour inventer l'expression de l'acte psychanalytique. Rien de bien subversif. D'autant plus, comme je vous le disais la dernière fois, ces préoccupations ont agité de tout temps ceux qui se sont échinés à formaliser leur psychanalyse...

Retour à l'imaginaire et à la représentation

...Je vais donc reprendre où j'en étais resté.... Mais avant de m'essayer à expliciter quelles positions soutenait Lacan entre 1936 et 1953 sur la représentation et l'imaginaire, il me semble nécessaire d'exposer succinctement la rupture que, dès la fin des années vingt, Mélanie Klein provoquait. Car en reprenant le concept d'imgo, sous les espèces d'un prototype inconscient de personnage tutélaire introjecté dont la survivance dans l'imaginaire d'un sujet orientait son implication dans ses relations intersubjectives, elle propose, de fait, un autre modèle de la genèse et de la structuration de la représentation. En effet elle fonde la phase précocissime paranoïde sur l'existence (innée) d'imagos terrorisants dont l'effet sur le nourrisson encore allaité se traduit par des accès de persécution sans que l'environnement physique ou relationnel ne soit en cause. C'est à partir de cette agression "endopsychique" que se met en place et se structure la projection, comme mécanisme de défense. Ainsi que la dialectique du bon et du mauvais objet. Il est notable que Mélanie Klein remanie la théorie freudienne sur deux points majeurs. D'abord, elle propose un modèle où l'agressivité issue de la pulsion de mort manifeste la première forme d'énergie psychique. Mais cette pulsion destructrice persécutive est d'abord conservatrice d'une intégrité morcelée, puis une fois remaniée par la dialectique du bon et du mauvais objet, structurante. Par rapport au pessimisme intégral dont fait preuve Freud dans *Au delà du principe de plaisir*, il y a une évolution notable puisque la pulsion de mort est totalement convertie en agressivité liée à une représentation endogène (l'imgo) et acquiert de ce fait une fonction de conservation qui s'oppose efficacement à une éventuelle tendance à l'autodestruction. C'est dire, en second lieu, que l'autre scène, où se joue

l'organisation des images dont l'imaginaire sera issu, est d'emblée si ce n'est constituée du moins ébauchée. C'est dans cette trouée de la grande praticienne que Lacan s'engouffrera pour produire ses articles sur *L'Agressivité en Psychanalyse* et *Le Stade du Miroir*.

Car Lacan reprend dans une articulation théorique complexe ce que Mélanie Klein s'autorise à avancer sous couvert d'une simple description clinique.

En effet celle-ci, quoiqu'elle affirma très explicitement ces deux remaniements qui lui permettent de se repérer dans le fonctionnement de l'appareil psychique de ses jeunes "patients" malgré l'état de maturation particulier qu'il atteint à cette phase de son développement (en proie aux représentations surmoïques d'abord persécutantes puis dépressives), continue imperturbablement d'affirmer son allégeance, en toute contradiction, aux modèles établis par Freud. Lacan, lui, reprend ses points cruciaux et les promeut comme éléments de rupture authentique d'avec la dernière topique freudienne. Pour lui, que le régime pulsionnel ne soit pas, à l'origine, dualiste mais moniste que, de surcroît, cette pulsion originaire soit d'agressivité et non libidinale, qu'enfin les représentations ne soient pas le résultat du traitement par l'appareil psychique des excitations endogènes indifférenciées mais autogénérées par le système nerveux central à cette phase de sa maturation (productions programmées héréditairement et non pas formées), constituent un progrès qui permet de surpasser les dernières élaborations freudiennes. Au point de réfuter au moyen d'une clause de style, aussi révérencieuse que tendancieuse, l'existence de la pulsion de mort, qu'il confond intentionnellement, dans les premières lignes de *L'agressivité en Psychanalyse*, avec l'instinct de mort pour laisser croire que pour Freud il s'agissait d'un même et unique concept. N'écrit-il pas, sous prétexte d'exigence de remaniement du dogme : "*C'est-à-dire qu'à l'opposé du dogmatisme qu'on nous impute, nous savons que ce système reste ouvert non seulement dans son achèvement, mais dans plusieurs de ses jointures. Ces hiatus paraissent se conjoindre dans la signification énigmatique que Freud a promue comme instinct de mort : témoignage, semblable à la figure du Sphinx, de l'aporie où s'est heurtée cette grande pensée dans la tentative la plus profonde qui ait paru de formuler une expérience de l'homme dans le registre de la biologie. Celle aporie est au coeur de la notion de l'agressivité, dont nous mesurons mieux chaque jour la part qu'il convient de lui attribuer dans l'économie psychique*". En fait, ce qu'il faut entendre, derrière cette formulation compliquée et contradictoire, est que l'agressivité, comme pulsion psychique, se déduit de l'hypothèse d'un instinct de mort en tant que schème inscrit des morcellements meurtriers du corps, et se situe à l'interface de la réalité psychique et de la matière vivante. Partant, l'agressivité est ce détour proprement humain qui consiste, d'abord, en cette motion autopersécutante identifiée par Mélanie Klein, puis qui, projetée, permet la défense et la conservation de l'intégrité psychique et corporelle de chacun chez qui elle s'est manifestée. Au reste positions moins iconoclastes qu'il n'y paraît puisque Freud, en 1937 dans *Analyse terminée*, *Analyse interminable*, quand il tente de maintenir le dogme de deux pulsions originaires (de vie et de mort) en vient à postuler un rameau "instinctif" de la pulsion de mort qui n'aurait pas pour destin l'intrication avec la libido et qui serait facteur de perturbation et d'instabilité de l'équilibre psychique, et de l'homéostasie du principe de plaisir. Parce que rétif à toute intrication avec la libido et échappant à l'emprise de toutes les instances topiques (ça-moi - surmoi - idéal de moi), à ce titre doublement délié, Freud voyait dans ce rejeton intraitable de l'instinct de mort la cause

silencieuse - parce que irréparable métapsychologiquement - de la sombre destinée des êtres parlants. Et la certitude de l'inachevable d'une psychanalyse.

Dans cette perspective, on peut définir l'imaginaire archaïque comme représentation mentale produite par le système nerveux central de l'enfant encore infans qui n'aurait pas encore, dans l'appareil psychique, de "représentant" nécessaire à en assurer le traitement et la métabolisation. On peut alors considérer que ce passage obligé par cette phase, pour tout nourrisson, résulte de l'inadéquation entre le progrès de la maturation du système nerveux central et l'état, transitoire, d'organisation de l'appareil psychique. On voit que l'hypothèse sous-jacente à cette construction implique que *"l'ontogenèse subjective" est corrélative de "l'épigenèse du système nerveux central"* (et des objets mentaux sélectionnés) puisqu'aussi bien Lacan soutient la théorie que *"l'agressivité se manifeste dans une expérience subjective par sa constitution même"* (*Aggressivité en psychanalyse* in *Ecrits* p 102). En d'autres termes l'essence même de la subjectivité est tributaire de l'instinct de mort. Et d'affirmer, donc, que les processus précoces qui déterminent la maturation de l'appareil psychique restent, pour l'essentiel, endogènes. De réduire, enfin, les prétendus déterminismes dus à l'intersubjectivité familiale-généalogique, à un rôle contingent et subalterne. Position conséquente puisque pour qu'il y ait communication intersubjective, il faut que les personnes en présence soient, chacune, en situation subjective avérée. L'intersubjectivité ne saurait être univoque.

Cette entrée dans la subjectivité passe, à l'en croire, par deux opérations organisatrices spécifiques et complémentaires. L'une qui se réfère au modèle de l'imprégnation telle que la conçoit l'éthologie. L'autre qui fait appel aux effets de structurations scopiques telles que la Gestalt Théorie les formalise. La première opération permet de passer de l'imaginaire, quasi objet mental, à une image appréhendable et traitable par l'appareil psychique. Elle est développée dans un travail commandé par Henri Wallon en 1938 à Jacques Lacan et paru dans "L'Encyclopédie Française" sous le titre programme "Les complexes familiaux". Il y reprend la thèse saussurienne que le langage, première des institutions, est constituant de l'appareil psychique. Ainsi il repère ces expériences de langage qui contribuent à fonder la réalité psychique de l'enfant, comme des "complexes" qui tissent la fermeture et l'avènement de la fonction subjective chez l'enfant. Trois complexes dont le dernier sert de modèle aux deux qui le précèdent dans le développement chronologique de la maturation de l'appareil psychique : le complexe de sevrage, celui d'intrusion et enfin l'ultime, roc indépassable aux dires de Freud, celui de castration. Ces complexes dans lesquels les membres de la famille nucléaire interagissent entre eux et sur l'enfant, mais où chacun a une place prédéterminée (ainsi la mère dans le complexe de sevrage en tant qu'elle incite à la liquidation de la fonction topologique du sein comme prolongement en circuit fermé de la bouche nourissante ; soit, dans le complexe d'intrusion, le frère "neutre", c'est-à-dire un quidam qui, quel que soit son sexe, puisse apparaître comme semblable dans la relation à la mère sur le modèle structural repéré par Saint Augustin constatant "l'invidia" sous le regard amer qu'un frère de lait porte à son alter par sa mère allaitée ; encore la mère, dans le complexe de castration où la peur de la perte du membre représente synecdotiquement la menace du retour aux affres du morcellement du corps telles qu'elles sont vécues dans la symbiose à celle-ci, mais aussi le père qui, absent jusqu'alors, est promu agent de la répression incestueuse et support précieux d'identification nécessaire à l'édification de l'idéal du moi) impactent

l'enfant hors langage, permettent, comme de l'extérieur, l'encodage par la langue des imagos mentales endogènes, fournissent un représentant psychique à la représentation mentale de l'imgo. Cette manière particulière d'élaborer la notion de complexe préfigure, par ailleurs, l'abandon par Lacan de la causalité familialiste impartie jusqu'alors à l'Oedipe au profit d'une projection, sur l'organisation de la famille nucléaire, de la triangulation. Triangulation due à une pure formation de l'inconscient. Formation de l'inconscient au même titre que le symptôme ou le rêve mais qui aurait valeur particulière parce que universelle et structurante dans la maturation de l'appareil psychique. Sans doute faudrait-il remarquer d'une part que cette théorie des phases complexes s'oppose à la conception des stades d'évolutions fondés sur une prétendue chronologie des organisations libidinales successives (vampirique - orale - anale-urétrale - phallique - génitale) et que d'autre part, Lacan, déjà allusif et elliptique, semble avancer que les effets de langage sur le désir sont loin de se réduire à l'accès, pour le sujet, au procès de sémiotisation des imagos archaïques terrorisants. Et à en rester à cette capacité de l'enfant d'entrer dans les dédales de la sémiosis généralisée et des conventions sémantiques, on manquerait l'originalité qu'il insuffle à l'imgo. Il métamorphose celui-ci en un "attracteur de forme discrète" dont les énoncés familiaux déclenchent le précipité. C'est en cela que l'imgo peut être réputé ancêtre du "signifiant" puisqu'il préfigure sa structure dans la mesure où de la forme représentation/ imago, on passe, avec le signifiant, à la matière sonore mise en forme.

Quoiqu'explicitement saussurienne cette théorie n'est pas sans évoquer le concept de "representamen" introduit par Peirce dans la triade qui définit le signe

objet → interprétant

representamen

Si cela était, le "representamen" dénoterait alors une image à la fois sonore et visuelle. On pourrait penser qu'implicitement Lacan considère l'imgo archaïque comme representamen inné, programmé, héréditairement, dont la confrontation aux énoncés exogènes de langue, émis par les membres de la famille, déterminerait une transformation radicale où cette représentation mentale sans représentant psychique acquierait simultanément une réalité psychique scopique et une articulation sonore (vocale). Lacan, par le biais de la refente de l'imgo surpasserait le principe de l'imprégnation, qui fonde l'efficacité de l'éthologie animale. Il n'y aurait chez l'être parlant, en puissance de parlêtre, qu'une "imprégnation" qui transformerait (par bifurcation matérielle) un imago/representamen en signifiant. On pourrait avancer que ces énoncés langagiers adressés par les adultes tutélaires à l'enfant infans télescopent les "imagos-representamen", instituent la concaténation des signifiants (a-sémantiques) d'où s'origine le sujet, et opèrent leurs travestissements sémantiques. Ainsi la sémiotisation simultanée de l'imgo n'apparaît que comme surcodage qui introduit à la problématique éminemment tautologique des jeux du sens et de la polysémie. Sans qu'on puisse affirmer que ces surcharges puissent être considérées comme d'éventuelles métaphores de la concaténation des signifiants. C'est sans doute l'exercice régressif du sens vers le signe qui explicite la méconnaissance des élèves de Lacan quant à l'assertion d'un inconscient "structuré comme un langage". Car cette déduction n'acquiert une quelconque validité qu'à la condition qu'on considère la constitution de la réalité psychique comme le résultat d'un marquage, premier, de traits différenciés générateurs d'organisation. Il faut dire

que ceux-ci se sont empressés de dégrader cette avancée, pour le moins périlleuse, en une croyance empirique dans la vertu d'un prétendu "bain de langage" par lequel l'enfant parce qu'il y est plongé, accéderait, comme par magie "imaginaire", au statut du "parlêtre".

Mais la résolution de chacun de ces complexes, nécessaire à la mutation de l'imaginaire en matrice des signifiants, n'est pas suffisante, seule, à transformer l'agressivité en libido d'emprise (sexuelle) sur l'objet, ni à faire émerger, au delà d'un unique surmoi terroriste, la dynamique où le "sujet" (agent du désir produit par la chaîne des signifiants), le moi (gestionnaire des investissements libidinaux) et le "surmoi" pacifié (arbitre "moral" des enjeux de la réalité psychique contre ceux de la réalité sociale) interagiraient dialectiquement. Car les passes éprouvantes par les défilés des complexes de sevrage et d'intrusion, si elles constituent les premières imprégnations qui conditionnent la maîtrise du langage par l'enfant et la constitution de la langue singulière (et non pas "maternelle") vectrice de toutes communications ultérieures, ne permettent pas la mise en cadre, puis la solution, du complexe de castration. En effet, les mécanismes de ce dernier ne peuvent se déclencher et opérer la structuration terminale de l'appareil psychique que si l'épreuve spéculaire du miroir, conçue comme "attracteur gestalto-phénoménologique", active la bifurcation énergétique, déterminant la dualité des pulsions d'agressivité et libidinales et anticipe, scopiquement, l'intégrité et la complétude de l'image du corps. Dans son article *Le Stade du Miroir* Lacan résume la fonction de cette épreuve dans une formule brillante : *Il suffit de comprendre le stade du miroir comme identification au sens plein que l'analyse donne à ce terme : à savoir la transformation produite chez le sujet, quand il assume une image - dont la prédestination à cet effet de phase est suffisamment indiquée par l'usage, dans la théorie, du terme antique d'Imago. L'assomption jubilatoire de son image spéculaire par l'être encore plongé dans l'impuissance motrice et la dépendance du nourrissage qu'est le petit homme à ce stade infans, nous paraîtra dès lors manifester en une situation exemplaire la matrice symbolique où le je se précipite en une forme primordiale, avant qu'il ne s'objective dans la dialectique de l'identification à l'autre et que la langue ne lui restitue dans l'universel sa fonction de sujet*".

Il est donc clair que, sans cette double intégration, la position langagière, juste acquise par l'enfant, n'ouvrirait sur aucune distanciation imaginaire qui lui permettrait et de surpasser l'angoisse dans laquelle les imagos terrifiants l'ont plongé et d'accéder à la dimension topologique de l'intérieur et de l'extérieur. Lacan le précise dans le même texte quand il écrit *"La fonction du stade du miroir s'avère pour nous dès lors comme un cas particulier de la fonction de l'Imago, qui est d'établir une relation de l'organisme à sa réalité - ou, comme on dit, de l'Innenwelt à l'Umwelt"*. La prise de son image dans le miroir fonde, par l'écart creusé, la consistance du corps et son ex-sistence. C'est pourquoi la jubilation consécutive du sujet indique la sortie de la confusion terrorisante et le renversement de l'agression incisive en captation d'objet. Ce qui se joue là détermine la divergence de l'énergie originaire projectivo-incorporante en pulsion "centripète" libidinale et pulsion "centrifuge" d'agressivité. Ce qui veut dire que cette transformation en deux courants différenciés concerne uniquement leur mode d'expression et non pas leur qualité intrinsèque qui reste, pour chacun, d'essence agressive. Leur racine commune demeure l'instinct de mort et la dualité ainsi constituée dialectise seulement deux finalités opposées. Le narcissisme (moïque primaire) instaure dans sa jubilation, l'avènement de la possibilité de

"s'approprier". Ainsi, si la constitution du moi, qui permet l'usage de l'imaginaire, n'est pas advenue alors cette langue ne peut pas être une potentialité de participation singulière au colloque intersubjectif, mais, au contraire, sert d'instrument, dégradé grâce à l'intrication consommée de la défense projective archaïque (qui rend l'environnement responsable de tous les maux psychiques qui affectent le sujet) et de la capacité d'interprétation inhérente à la fonction linguistique, à la généralisation les effets persécutifs des imagos.

Aussi, si on acquiesce à cette construction, on doit situer le noyau de la psychose paranoïaque, et son organisation irréparable, dans l'arrêt qui interdit l'enchaînement de ces trois complexes. Cet arrêt, au temps de la résolution du second complexe, ne peut être attribué qu'à la forclusion du stade du miroir qui impasse l'organisation psychique sur les réactions "d'invidia" et étend ses effets à tout autre indifférencié ou toute chose quelle qu'elle soit. Il faut pourtant remarquer que Freud, dans son étonnante étude clinique du cas Schreber, attribue le ressort du mécanisme de la paranoïa au déni d'un désir homosexuel. Il y revient avec insistance à plusieurs reprises. Dès le début de son essai d'interprétation, il affirme "*.... je me considère dès à présent en droit de m'en tenir à mon point de vue : la maladie de Schreber éclata à l'occasion d'une explosion de libido homosexuelle*" et plus loin "*Nous considérons donc que ce fantasme de désir homosexuel : aimer un homme, constitue le noyau de conflit dans la paranoïa de "homme"*".

Cette "*explosion de libido homosexuelle*" est située par Freud au moment où le Président Schreber "*a tout à coup impression qu'il devrait être beau, d'être une femme subissant l'accouplement*". Impression qui l'entraîne à proclamer très haut : "*Je ne l'aime pas, je le hais*". Cette contradiction qui, dans l'inconscient ne saurait s'exprimer autrement, ne peut cependant pas, chez un paranoïaque, devenir consciente sous cette forme. Le mécanisme de la formation des symptômes dans la paranoïa exige que les sentiments, la perception intérieure, soient remplacés par une perception venant de l'extérieur . C'est ainsi que la proposition . "*Je le hais*" se transforme, grâce à la projection, en cette autre : "*Il me hait*" (*me persécute*). L'observation ne permet aucun doute à cet égard : *le persécuteur n'est jamais qu'un homme auparavant aim*". Outre que les thématiques décrites renvoient plus au transexualisme qu'à l'homosexualité, Freud, avec rigueur illusoire, applique. pour expliquer les ressorts de cette psychose, le modèle préétabli des avatars de la libido et du principe de plaisir. Or si les remaniements apportés par Mélanie Klein et Jacques Lacan à la construction conceptuelle de la psychanalyse sont fondés, alors il faut admettre que ni l'économie libidinale ni l'homosexualité ne sont des prémisses appropriés pour expliquer ces symptômes. En effet si la paranoïa prend son origine, à cause de la forclusion de l'épreuve du miroir, dans la non-résolution du complexe d'intrusion, alors, sans cette traversée scopique, la libido ne se constitue pas comme énergie sexuelle, et, sans pose ni résolution du complexe de castration, l'accès à la différence des sexes reste impossible. Et la fonction imaginaire de l'appareil psychique ne peut s'activer. Freud, trompé à la fois par ces présupposés énergétiques et dynamiques, fasciné par la richesse et la fécondité des assertions délirantes, prend les conséquences pour des causes. En attribuant, sans discussion critique, une dimension "d'autre scène" aux énoncés du délire, il traite tout uniment la psychose sur le modèle des névroses. Mais le dire de l'énoncé délirant correspond au codage en langue de "l'éprouvé" réel des productions mentales. Il ne procède pas d'un "ressenti" secondaire de cet "éprouvé". Il transpose, sans distanciation, la réalité

mentale des images persécutrices en agencement de mots dont la correction lexicale et syntaxique ne garantit aucune qualité de message. Dans la paranoïa, le langage n'est pas de l'ordre d'une institution humaine provoquant dialectiquement la consistance de la réalité psychique. Il ne participe à l'émergence ni de la fonction moïque, ni de la fonction subjective. Il ne garantit pas la communication interhumaine d'un quelconque échange. Il "appareille" (au sens prothétique) l'organisation psychique induite par "l'invidia". Il faut donc conclure que l'intégration mentale du langage chez l'humain, antécédent à l'épreuve spéculaire, n'ouvre sur aucun espace imaginaire. Les prétendues significations que le paranoïaque paraît manipuler sont des travestissements externalisés de motions persécutantes dont il subit les attaques. Le langage n'a d'autres fonctions que d'exprimer ce réel. Et pour reprendre les termes freudiens, il s'agit de représentations sémantiques sans représentant psychique qui servent la lutte à mort que le paranoïaque livre à sa propre persécution. Cette utilisation d'un langage réduit au code est lisible, aussi, dans cette autre grande psychose qu'est la schizophrénie sous les formes sémiologiques de la dissociation et de la discordance... Le psychotique n'est pas une machine désirante mais machine à langage automatisée sans interactivité.

Pour Lacan, à cette date, la formation de l'imaginaire, instance du préconscient/conscient, n'est pas déterminée par la seule acquisition instrumentale du langage. Cette instrumentation ne constitue pas une condition nécessaire et suffisante à son apparition. Pour que cette formation se structure, il faut qu'une clarification s'opère d'une part en sujet (de l'inconscient) asservi au désir, et d'autre part, en moi (préconscient/conscient) gestionnaire des enjeux conflictuels libidinaux. Encore que l'on puisse se demander quel statut Lacan assigne alors à l'imaginaire. Si on s'en tient au seul *Stade du Miroir*, il semble lui attribuer une place centrale. Pourtant si on le resitue dans un contexte élargi (*Au-delà du principe de réalité, l'Aggressivité en Psychanalyse*) on s'aperçoit que l'imaginaire est une préoccupation secondaire, d'une problématique plus ambitieuse. En effet Lacan se fait fort de démontrer que la découverte freudienne, qui dévoile une véritable "terra incognita" du fonctionnement psychique, permettra d'établir une psychologie générale scientifique, point de convergence et d'origine non seulement des sciences humaines conjoncturelles mais surtout de l'ensemble des sciences exactes. On voit que ce projet dépasse la tentative de fondation par Freud d'une nouvelle science humaine. Il s'agit de constituer grâce à cette psychologie générale, dont les concepts de la psychanalyse permettent la construction, la méta-science de toutes les sciences possibles. Cette ambition, forte, sous-tend toute l'activité créatrice de Lacan mais, une cinquantaine d'années écoulées, se révèle infondée, voire dérisoire. C'est dans le cadre de ce projet qu'il faut resituer certaines assertions tenues dans l'article *Au-delà du principe de réalité* (1936). Car l'intention se lit quand il affirme "*La psychologie se constitue comme science quand la relativité de son objet par Freud est posée encore que restreinte aux faits de désirs*" (*Ecrits* p.73). Dans cet article après avoir critiqué les différentes théories psychologiques antérieures (en particulier l'associationnisme réputé "mythologique") il avance que la constitution d'une "psychologie authentique" ne peut se concevoir qu'à partir de la théorie de la forme et de la phénoménologie (philosophique) allemande (dans la ligne qui part de Hegel, passe par Husserl pour effleurer Heidegger). Il esquisse la condition de la scientificité d'un corpus de connaissances en situant les différents niveaux d'appréhension de la réalité. Il est clair que le modèle visé est celui de la physique mathématique, alors que Freud érigeait en idéal scientifique la physique de son époque. "*S'il paraît là*

quelque artifice, qu'on s'arrête un instant aux critères vécus de la vérité et qu'on se demande ce qui, dans les relativismes vertigineux où sont venues la physique et les mathématiques contemporaines, subsiste des plus concrets de ces critères : où sont la certitude, épreuve de la connaissance mystique, l'évidence, fondement de la spéculation philosophique, la non-contradiction même, plus modeste exigence de la construction empirico-rationaliste ? Plus à portée de notre jugement, peut-on dire que le savant se demande si l'arc-en-ciel, par exemple, est vrai ? Seulement lui importe que ce phénomène soit communicable en quelque langage (condition de l'ordre mental) enregistrable sous quelque forme (condition de l'ordre expérimental) et qu'il parvienne à l'insérer dans la chaîne des identifications symboliques où sa science unifie le divers de son objet propre (condition de l'ordre rationnel)" (Ecrits p. 79). Bien que l'intention de ce développement se veut scientifique, l'obligation de quantification n'est pas mentionnée. Cette nécessité apparaît quand Lacan pose la libido comme concept fondamental de sa psychologie scientifique en tant que ce terme prétend recouvrir un fait énergétique réel (mesurable) et ne doit donc pas être entendu comme dénominateur d'un "phénomène". Pour conforter cette assertion il argumente en avançant que le concept de libido permet "la notation symbolique de l'équivalence entre le dynamisme que les images investissent dans le comportement " (Ecrits p.91). Ce qui lui permet d'affirmer que "par cette notation, l'efficacité des images, sans pouvoir encore être rapportée à une unité de mesure, mais déjà pourvue d'un signe positif ou négatif, peut s'exprimer par l'équilibre qu'elles se font, et en quelque sorte par une méthode de double pesée. La notion de libido dans cet usage n'est plus métapsychologique : elle est l'instrument d'un progrès de la psychologie vers un savoir positif. La combinaison, par exemple, de cette notion d'investissement libidinal avec une structure aussi concrètement définie que celle du surmoi, représente, tant sur la définition idéale de la conscience morale que sur l'abstraction fonctionnelle des réactions dites d'opposition ou d'imitation, un progrès qui ne se peut comparer qu'à celui qu'a apporté dans la science physique l'usage du rapport : poids sur volume, quand on l'a substitué aux catégories quantitatives¹ du lourd et du léger. Les éléments d'une détermination positive ont été introduits entre les réalités psychiques qu'une définition relativiste a permis d'objectiver. Cette détermination est dynamique ou relative aux faits du désir" (Au-delà du principe de réalité p.91)

Il n'est pas exclu que cette démonstration se révèle circulaire puisqu'il s'agit de démontrer la réalité objectivable du désir inconscient à travers des manifestations psychiques produites par la libido dont le caractère énergétique réel n'est que postulé alors que, de l'aveu même de l'auteur, cette notation symbolique ne peut "encore être rapportée à une unité de mesure". En tout état de cause cette tentative lacanienne permet d'affirmer, à l'encontre de certains auteurs, que Lacan est un lecteur fidèle et perspicace de Freud puisque, afin de valider l'orthodoxie, il tente de refonder sa visée origininaire en éliminant l'amalgame pernicieux entre "fait" et "phénomène" qui vouait à l'échec toute élaboration ultérieure. C'est pourquoi il se propose de contraindre, dans un cadre aux prémisses avérées, la construction de cette psychologie. Ce sur quoi il échoue, alors que la libido, concept symbolique, échappe à toute mesure et impasse en aporie cette tentative théorique de constituer

¹ François Roustang dans son "Lacan : de l'équivoque à l'impasse" (Minuit, p.90) ne manque pas de repérer le lapsus lacanien quand il note que "quantitatif" est utilisé en lieu et place de "qualitatif" : il en tire une interprétation de dénégation par Lacan de la différence entre ces deux. catégories.

la "psychologie" en savoir positif. Reste que si on admet ces présupposés lacaniens, l'imaginaire, comme chez Freud, n'est pas un concept fondamental théorique mais un phénomène observable dont le fonctionnement peut être expliqué grâce à l'énergétique et la dynamique de la libido. L'imaginaire est la résultante de l'intrication, des images mentales (endogènes) et du langage, induite et activée par l'énergie libidinale. Dans cette perspective la libido est l'agent de la synthèse des "objets mentaux" et des "processus langagiers", c'est-à-dire agent de la dialectique "représentations mentales/représentants psychiques". *La fonction du langage se définit d'être le représentant psychique universel de toute activité mentale par sa capacité structurale d'intégration du sonore et du scopique. A ce titre, il détermine l'ensemble " préconscient/conscient" de la réalité psychique.*

Cette appréhension de l'imaginaire perdurera tant que Lacan maintiendra l'illusion d'une énergie psychique mesurable. Illusion encore attestée en 1948 dans *"L'agressivité en psychanalyse"* où il réitère la possibilité de constituer une psychologie scientifique : *"Il me reste d'éprouver devant vous si l'on peut former un conceptuel qu'il puisse prétendre à un usage scientifique, c'est-à-dire propre à objectiver des faits d'un ordre comparable dans la réalité, plus catégoriquement à établir une dimension de l'expérience dont les faits objectifs puissent être considérés comme variables"* (Ecrits p. 101). Il faut remarquer, qu'en effet, il est nécessaire de hisser l'agressivité au niveau d'un concept parce qu'aussi bien, la libido ne se conçoit que comme en étant l'avatar. Il faut attendre 1953, et son intervention faite au Congrès de Rome sous le titre *"Champ et Fonction du langage et de la parole"* pour qu'un remaniement radical s'annonce et que s'ébauche un statut renouvelé. L'imaginaire ne sera plus théorisé sous le mode énergétique mais par opposition, d'abord, avec la catégorie du symbolique, ensuite, en une structure ternaire nouée inextricablement où un troisième terme se détache sous l'espèce du réel. De fait l'émergence du symbolique comme catégorie, et non plus comme résultat d'un mécanisme de codage tel que Freud le définissait dès la *"Science des Rêves"* par les mécanismes de déplacement et de conservation, provient d'une dichotomie effectuée sur l'imaginaire grâce à l'opération de la linguistique structurale. Alors qu'il qualifiait une formation de l'inconscient, il accède à la fonction substantive.

Ce tournant dans la théorie lacanienne s'effectue à partir de données puisées dans la réflexion théorique que Claude Lévi-Strauss pour sortir l'anthropologie de l'idéalisme. Ce dernier s'en explique dans l'introduction qu'il consacre à l'oeuvre de Marcel Mauss (*Sociologie et Anthropologie* - PUF, 1950) où il se propose de débarrasser l'ethnologie de toutes explications des conduites humaines qui auraient recours au sacré ou à une prétendue nature humaine universelle et transcendante. Son but est donc le même que celui de Freud et de Lacan : inscrire l'anthropologie au rang des sciences. C'est-à-dire d'appréhender us et coutumes, fussent-ils des sociétés primitives, comme des phénomènes observables. Son intention est de construire un corpus théorique fiable qui lui permette l'objectivation de ces phénomènes. Il se propose de procéder à une autonomisation du social et en vient à proposer une définition révolutionnaire de la réalité sociale. *"En fait il ne s'agit pas de traduire en symboles une donnée intrinsèque, mais de réduire à leur nature de système symbolique des choses qui n'y échappent que pour s'incommunicabiliser. Comme le langage, le social est une réalité autonome (la même d'ailleurs) : les symboles sont plus réels que ce qu'ils symbolisent, le signifiant précède et détermine le signifié"* (Introduction à l'oeuvre de Marcel Mauss in *Sociologie et Anthropologie* p.

XXXII - PUF). La réalité sociale acquiert son autonomie en tant qu'institution "instituée" par le langage. Il faut dire que quoique révolutionnaire dans ses conséquences, Ferdinand de Saussure en avait eu l'intuition dès la première décennie de notre siècle. Dans son travail sur les légendes germaniques, peu connues et exhumées par Tullio de Mauro (cf. *Cours de Linguistique Générale* - Ferdinand de Saussure - Payot), *il posait déjà que la chose sociale pouvait être analysée, tout comme les langues, par une méthode combinatoire dès lors qu'il était possible de définir des ensembles d'éléments homogènes comparables à ceux répertoriés en linguistique* : "Il s'agissait de distinguer une donnée purement phénoménologique, sur lequel l'analyse scientifique n'a pas de prise, d'une infrastructure plus simple que lui et de laquelle il doit toute sa réalité" (Claude Levi-Strauss *Introduction à l'oeuvre de Marcel Mauss in Sociologie et anthropologie*, p. XXXV, PUF). De fait Claude Levi-Strauss attribue ces prolégomènes de l'anthropologie structurale à Marcel Mauss. Il le crédite dans son *Essai sur le don* d'avoir inventé un ordre symbolique inconscient qui régit l'organisation des sociétés. "Pour la première fois, le social cesse de relever du domaine de la qualité pure : anecdote, curiosité, matière à description moralisante ou à comparaison érudite et devient un système, entre les parties duquel on peut donc découvrir des connexions, des équivalences et des solidarités. Ce sont d'abord les produits de l'activité sociale : technique, économique, rituelle, esthétique ou religieuse - outils, produits manufacturés, produits alimentaires, formules magiques, ornements, chants, danses et mythes qui sont rendus comparables entre eux par ce caractère commun que tous possèdent d'être transférables, selon des modalités qui peuvent être analysées et classées et qui, même quand elles paraissent inséparables de certains types de valeurs, sont réductibles à des formes plus fondamentales, celles-là générales. Ils ne sont, d'ailleurs, pas seulement comparables, mais souvent substituables, dans la mesure où des valeurs différentes peuvent se remplacer dans la même opération. Et surtout, ce sont les opérations elles-mêmes, aussi diverses qu'elles puissent paraître à travers les événements de la vie sociale, naissance, initiation, mariage, contrat, mort ou succession ; et aussi arbitraires par le nombre et la distribution des individus qu'elles mettent en cause, comme récipiendaires, intermédiaires ou donateurs, qui autorisent toujours une réduction à un plus petit nombre d'opérations, de groupes ou de personnes, où l'on ne retrouve plus, en fin de compte, que les termes fondamentaux d'un équilibre, diversement conçu et différemment réalisé selon le type de société considéré. Les types deviennent donc définissables par ces caractères intrinsèques ; et comparables entre eux puisque ces caractères ne se situent plus dans un ordre qualitatif, mais dans un nombre et l'arrangement d'éléments qui sont eux-mêmes constants dans tous les types". (Claude Levi-Strauss *Introduction à l'oeuvre de Marcel Mauss in Sociologie et Anthropologie* p. XXXIV-PUF).

Le parti scientifique de Claude Levi-Strauss est radicalement différent de celui de Freud et de Lacan dans ses premières élaborations. Il s'agit de rendre compte d'une manière rationnelle et prédictible de phénomènes qui n'auraient sans cela d'autres interprétations qu'"imaginaires" au sens de suite de significations aussi infinies qu'infalsifiables. Claude Levi-Strauss inscrit son projet dans la rigueur d'une rationalité axiomatique qui lui fournit une méthode et un outil d'observation des phénomènes indépendants des phénomènes eux-mêmes. Au point qu'il se permet d'affirmer : "La méthode est d'une application si rigoureuse que si une erreur apparaissait dans la solution des équations ainsi obtenues, elle aurait plus de chance

d'être imputable à une lacune dans la connaissance des institutions indéfinies qu'à une faute de calcul" (Ibidem p. XXXIV). Claude Levi-Strauss opte résolument, pour édifier l'anthropologie comme en science conjecturale (catégorico-déductive). L'ordre symbolique astreint l'organisation sociale et se résout à une structure "inconsciente" (logico-mathématique) qui engendre des transformations. Révolution considérable qui sort l'anthropologie de l'ornière interprétée et ravale, du même coup, la sociologie à une pratique dégradée, fut-elle statistiquement étayée, de caractérologie sociale descriptive.

Lacan se saisira de cette révélation pour sortir de l'impasse où son postulat "de vraie énergétique" l'avait conduit. Sa nouvelle perspective s'ouvre sur l'espoir que la réalité psychique pourra trouver sa théorie explicative en appliquant les concepts issus de la linguistique grâce au remaniement opéré sur l'anthropologie par Claude Levi-Strauss, du système symbolique et de la formalisation algébrique. Cette interprétation est confirmée par Lacan lui-même puisque dans l'introduction qu'il consacre en 1966 à la publication dans les écrits de son article *"Champ et fonction du langage et de la parole"*, il précise : *"Nous tentons une algèbre qui répondrait à la place ainsi définie à ce qu'effectue pour sa part la sorte de logique qu'on appelle symbolique : quand de la pratique mathématique elle fixe les lots"*. Or cette logique du symbolique opère sur les signifiants que Claude Levi-Strauss, à partir du signe saussurien, a défini comme de purs "symboles" dont le système de fonctionnement constitue la matrice à partir de laquelle s'organiseront les significations. Jacques Lacan reprend au compte de la psychanalyse cette définition, en particulier dans le séminaire sur *Les psychoses* (1956)", où il indique : *"Notre point de départ, le point où nous revenons toujours, car nous revenons toujours au point de départ, c'est tout vrai signifiant est, en tant que tel, un signifiant qui ne signifie rien"* (p. 210). *C'est à partir de ce constat que le statut de l'imaginaire va se voir reconsidéré*. Car se pose alors le problème du sens sur lequel la psychanalyse fonde son efficace en tant qu'il peut être inconscient et/ou refoulé. En effet si le symbolique est l'ensemble structuré des signifiants, il est par définition strictement "sémiotique" (a-sémantique) et ne peut être accessible directement. *Ce que Lacan précise quelques pages plus loin quand il affirme "l'apparition d'un pur signifiant, bien entendu, nous ne pouvons pas même l'imaginer par définition"* (p. 225). Notons déjà que Jacques Lacan ne dit pas "le concevoir" ou "le penser" mais bien "l'imaginer".

Dans cette conception, la place de l'imaginaire n'est plus le carrefour du système énergétique des images et des mots, ce n'est plus le registre de la libido qui permet l'appréhension des objets sexuels, ce n'est plus le résultat de l'épreuve spéculaire du miroir, l'imaginaire devient le registre de la signification comme telle en tant qu'il répond dialectiquement à l'exigence combinatoire du symbolique. Comme machine à produire de la signification. Comme producteur de semiosis général. L'imaginaire est l'empire des signifiés dont la fonction est de combler le vide assuré par le symbolique puisqu'aussi bien ce champ est défini par le signifiant en tant que "signe d'une absence", *"signe qui renvoie à un autre signe, qui est comme tel structuré pour signifier l'absence d'un autre signe..."* (Séminaire sur *Les Psychoses* p. 188). Définition qui deviendra plus tard *"un signifiant représentant le sujet pour un autre signifiant"*. En termes dynamiques, le symbolique creuse dans l'univers des significations un manque toujours reconduit que, sans répit, le système imaginaire comble de significations toujours renouvelées. Cette articulation permet, de plus, de situer la dynamique que le sujet "symbolique", résidu de la concaténation des

signifiants, entretient avec le moi "imaginaire", maître des significations et producteur d'une "connaissance paranoïaque" ou "hystérique". Cette notation permet de comprendre la proximité de cette psychanalyse avec le surréalisme (André Breton et surtout Salvador Dali). Cela signe la position antagoniste du sujet (inconscient) et du moi (préconscient/conscient).

Dans cette acception le registre de l'imaginaire (tout comme celui du symbolique) est un "concept". Reste que si l'articulation des deux registres est facilement identifiable, l'activation du symbolique pose question. On pourrait circonscrire, à l'instar de ce que postule Freud, le champ de la psychanalyse après la constitution de la dualité des pulsions. Alors la genèse de cette activation ne serait plus une problématique légitime de la psychanalytique. Cette position serait effectivement tenable si Lacan avait toujours l'ambition de fonder la "science subjective", métascience des sciences. Il lui est donc nécessaire, pour tenter de valider ses intentions, de proposer un concept complémentaire qui assure l'autonomie du corpus psychanalytique. En effet quand Freud déclare la libido "concept limite d'avec le biologique", il présuppose un substratum réel (le corps) à l'organisation de la réalité psychique. Il postule une ordination et une interdépendance entre corps biologique et phénomènes psychiques. A l'encontre Lacan, au moment où il abandonne l'idée que la libido puisse être le concept fondateur de la psychologie, doit inventer une limite "absolue" qui ne se référera à aucun autre champ qu'un système de connaissances circonviendrait déjà.

C'est à partir de la notion triviale de réalité, qui connote une existence externe, connaissable objectivement, qu'il institue le réel dont le fondement serait d'être le registre de la subjectivité. Cependant la définition de ce concept évoluera au cours des dix années qui suivent l'abandon de la libido, pierre angulaire de la théorisation précédente. Car en regard du symbolique ou de l'imaginaire, il lui sera difficile de trouver une formulation pertinente de la spécificité de ce concept. En 1953, il sera défini, par emprunt à la linguistique structurale, à l'aide de la notion de discours. Ce détournement signe la tentative de substituer à la libido un autre concept limite d'avec le biologique qui serait les faits de langage. A la suite du renouveau impulsé par Claude Levi-Strauss à l'anthropologie, Jacques Lacan pense légitime de leur référer la réalité psychique. En effet, les faits de langage articulés produits par le système nerveux central sans qu'il soit nécessaire de postuler une autre énergie que bio-physiologique, présentent le caractère de phénomènes autonomes et objectivables spécifiquement humain. Avantage indéniable sur le postulat d'une libido dont le caractère infalsifiable entache la théorie d'une incertitude fondamentale. Lacan, dans le séminaire sur les psychoses, s'ingéniera à démontrer, à travers des productions symptomatiques de l'hallucination mais surtout du délire, que le langage rend compte des niveaux d'organisation de la réalité psychique comme système autonome ne dépendant pas de la réalité extérieure. Dans le cas particulier de la psychose, il est patent que cette réalité (intersubjective mais aussi physique) n'a aucune existence réelle. Ce qui est réel pour les sujets qui en sont affectés demeurent leurs productions mentales prises soit dans des visions (hallucinations) soit dans le discours (délire). A partir de ce constat Jacques Lacan soutient qu'il est plus exact de dire "comme réel". Mais l'on voit que ce réel comme discours réel se spécifie comme l'envers du symbolique. ...Ce qui ne constitue pas une définition positive recevable.

Voilà, il me reste à vous remercier de votre patience.

20 décembre 1993

Psychanalyse Actuelle

"La psychanalyse, les enfants"